

Les natures ardentes ne savent pas faire les choses à demi ; — pour elles, la passion est entière ou elle n'existe pas. En amour, le paroxysme est leur ordinaire.

III

— Vous venez de vous faire un ennemi, mon cousin ; — le vicomte n'est pas dupe. . . .

— Qu'importe, puisque vous êtes encore là.

— Dans tous les cas, il est une chose qui m'importe fort, à moi, répondit vivement la jeune femme, véritablement blessée du procédé de Gontran : c'est la façon tout à fait cavalière dont vous semblez disposer de ma personne.

— Mais. . . .

— Vous apportez dans nos salons parisiens des reminiscences soldatesques absolument hors de mise. . . .

— Je vous jure. . . .

— Il faut véritablement être militaire, et arriver du Sahara, pour se permettre pareille incartade.

— Je suis au désespoir de vous avoir déplu. . . .

— Eh ! mon cher comte, réservez un désespoir qui ne répare rien, et que vous n'auriez pas dû vous mettre dans le cas d'avoir à utiliser ; — cela eût été mieux cent fois.

— Pardon ! Henriette, mais j'espérais. . . . je croyais. . . .

— Quoi donc, voyons ? qu'espérez-vous ? que croyiez-vous ? dit la baronne qui martelait ses doigts de rose à petits coups d'éventail.

— Que vous auriez pardonné un mouvement de. . . .

— De ?

— De jalousie. . . .

— De jalousie ?

— D'égoïsme si vous voulez.

— Vous êtes fou, je suppose.

— Hélas ! j'en ai bien peur !

— Quand vous ai-je donné le droit d'être jaloux, et surtout de me le dire ?

— Jamais, je le reconnais, et cependant, ce droit, il vous serait si facile de me le donner !

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— En me permettant d'envoyer, dès ce soir, ma démission au ministre.

— Je ne comprends pas.

— C'est que depuis que je vous ai vue, je ne me sens plus la force de quitter Paris. Excusez ma franchise, Henriette ; pourquoi ne pas vous dire, dès à présent, ce que je suis inhabile à cacher ? Je n'ai plus au monde qu'un désir, qu'une espérance, qu'une seule ambition, vous servir et vous plaire.

— Mais c'est du dernier galant, dit la jeune femme, en proie à une irritation nerveuse que la maladroite déclaration de Gontran ne faisait qu'augmenter. On ne disait pas mieux au temps des troubadours et des trouvères, continua-t-elle en riant mal derrière son bouquet.

— Vous riez, Henriette ?

— Et comment voulez-vous qu'on s'empêche de rire ? Vous me tenez là, assise dans un fauteuil, claqué murée dans le coin d'un salon de jeu, et me contez les choses les plus bouffonnes en roulant de gros yeux et avec un sérieux imperturbable.

— Quoi, ma cousine ! est-ce ainsi que vous accueillez un homme qui renonce à tous ses rêves d'ambition et de gloire, pour se consacrer uniquement à vous ? Est-ce là ce que votre cœur réserve à l'amour que vous inspirez ?

— En vérité, comte, vous me permettrez de regarder tout ceci comme une plaisanterie d'un goût douteux ; c'est la seule excuse que je puisse admettre.

— Une plaisanterie ! ma cousine.

— En pourrait-il être autrement, je vous prie ?

— Henriette !

— Ah ! tenez, comte ! laissez moi en rire, interrompit la jeune veuve dont l'irritation était loin de se calmer : cela vaudra mieux vraiment. Vous vous croyez ici à la tête de votre escadron de chasseurs ; vous commandez la charge et vous venez brusquement me faire l'hommage d'un amour subit qu'on ne vous demande pas, et me jetez à la tête l'offre d'une démission dont je n'ai que faire.

— Vous êtes cruelle, ma cousine.

— Restez donc à vos soldats, mon cher comte : vous avez tout à fait grand air sous l'uniforme, et

j'ai entendu dire que l'armée à besoin d'officiers.

Le pauvre Gontran pâlit sous cette réponse hautaine ; sa brusquerie vivement fouettée se fit jour un instant.

— Ah ! c'est ainsi que vous vous jouez de qui a la sottise de vous aimer ! c'est ainsi que votre détestable coquetterie. . . .

— Monsieur le comte, interrompit la baronne qui se leva soudain, brisons là, je vous prie. Pour votre honneur, pour mon repos, j'en ai trop entendu. J'oublierai, si je le puis, tout ce qui vient de se passer ici. C'est tout ce que je saurai faire pour vous.

— Ah ! madame ! n'oubliez rien, répondit doucement Gontran, qui sentait son cœur envahi par le froid ; et si vous daignez recevoir la prière d'un homme dont l'âme déborde de peine, vous vous souviendrez au contraire.

Cela fut dit avec un tel accent de tristesse navrée, que la baronne, déjà près de la porte du salon de jeu, s'arrêta, subitement émue malgré son irritation, et tourna la tête.

Gontran, toujours assis dans son fauteuil, la tête basse, les mains pendantes, regardait machinalement le sol.

La jeune femme à demi tournée vers lui, le visage coloré par l'émotion, le considéra un instant en silence.

— Voyons, mon cher comte, dit-elle en se rapprochant tout à coup, avouez que ceci est une plaisanterie, ou tout au moins un instant d'oubli que vous regrettez.

— Je n'ai nulle peine à avouer, madame, que je suis mortellement marri de vous avoir déplu, je n'éprouve aucune confusion à vous en demander pardon.

— Bien ! comte.

— Vous le disiez tantôt vous-même, madame, je suis un soldat ; malgré moi j'apporte dans vos salons parisiens des façons algériennes qui heurtent ; je glisse sur vos parquets cirés et m'embarrasse dans vos tapis. — J'ai perdu sous la tente la clef de ce seul langage conventionnel que vous pouvez entendre et qui, lui, aurait su parler sans vous irriter. J'ai cru qu'il suffisait de se sentir fermement honnête homme pour pouvoir, sans ambages, dire honnêtement à une honnête femme : Madame, mon cœur ne peut vivre que par vous ; vous êtes ma joie et mon espérance ; je vous aime ! vous êtes tout mon bonheur, toute mon ambition — je vous aime ! vous êtes mon rayon, vous êtes ma vie — je vous aime !. . . sans que cette femme, quelle qu'elle soit, pût relever dans ces choses ainsi dites une offense ou une plaisanterie. Voilà ce que j'ai cru, madame, voilà en quoi je me suis trompé.

La jeune femme, visiblement troublée, avait écouté cette sortie de Gontran qui, la tête haute, le teint animé, parlait avec un accent d'irrésistible franchise.

Son irritation s'était évanouie sous cette parole chaude, émue, qui chantait à son cœur l'hymne d'un amour ardent et loyal ; elle voulait cependant résister encore et fuir le charme qui la gagnait ; mais le mouvement qu'elle fit pour se rapprocher de la porte la conduisit directement vers le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Sans trop se rendre compte de son action, elle s'assit, puis, fixant son regard limpide sur les yeux du comte :

— Tout ce que vous venez de me dire là est vrai ? demanda-t-elle lentement,

— Oui, madame.

— C'est ainsi que vous. . . . m'aimez ?

— Oui, madame.

— Ainsi. . . .

Elle s'arrêta soudain, et une petite larme, une perle, glissa doucement de ses cils soyeux et disparut dans son bouquet de bal.

— Vous pleurez, Henriette ! !

— Non, monsieur, je songe.

— Pais-je vous demander à quoi ?

— Je songe, dit-elle en relevant sa jolie tête blonde et arrêtant sur le comte deux grands yeux bleus où l'espièglerie était revenue, je songe que voilà le prélude de la valse que j'ai promise à votre ami, et que. . . .

— Et que vous voulez retourner au bal ? continua-t-elle, qui devint tout pâle.

— Précisément.

Eh ! tenez, voici justement le vicomte qui vient me rappeler ma promesse. Allons, mon cousin, gardez moi mon bouquet et mon éventail ; je vous redemanderai l'un et l'autre tout à l'heure, après la valse.

Le vicomte Frédéric entra en ce moment,

— M'avez-vous excusée, monsieur le vicomte ? Veuillez m'offrir le bras, je vous prie.

Au moment de franchir le seuil du salon de jeu, elle se retourna de nouveau, et sourit en regardant le malheureux Gontran qui, pâle et toujours assis dans son fauteuil, broyait machinalement sous ses doigts crispés le bouquet et l'éventail de la baronne.

— Mon cher cousin, dit-elle en donnant à sa voix toute la câinerie féminine voyez là-bas, sur ce guéridon, à côté de la fenêtre, il y a, je crois, du papier et de l'encre ; — si vous profitez de mon absence pour rédiger votre démission !. . . .

IV

— Comment, Gontran donne sa démission ? demanda Frédéric, en quittant le petit salon au bras de la baronne.

— Mon Dieu, oui !

Et pourquoi cela ?

— Que voulez-vous, une idée bizarre !

— Laquelle ?

— Il veut se marier.

— Vraiment, avec qui ?

— Je ne sais trop : une folie !

— Ah ! le malheureux !

— N'est-ce pas ?

GUSTAVE CANE.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Omelette aux croûtons. — Faites griller des tranches de mie de pain, que vous coupez en dés, faites les revenir et cuire dans la casserole avec du jus ; on peut y entremêler des filets de volaille ou perdrix ; vos croûtons étant cuits bien moelleux, battez des œufs et mélangez y les croûtons et les filets si vous en avez mis ; faites cuire votre omelette à la poêle, roulez-la et servez-la dans un plat chaud.

Potage au lait d'amande. — Mettez une demi-livre d'amandes douces dans de l'eau que vous faites chauffer ; quand elle est prête à bouillir, vous les retirez pour les peler et les jeter à mesure dans l'eau fraîche ; faites les sécher et les pilez dans un mortier en les mouillant de temps à autre d'une cuillerée d'eau pour les empêcher de tourner en huile. Mettez ensuite dans une casserole un litre d'eau, un peu de sucre, fort peu de sel, cannelle ou vanille, le zeste d'un citron et les amandes ; faites bouillir un quart d'heure et passez au tamis, servez le plus chaud possible.

Faire blanchir une livre de bon riz Caroline ; après l'avoir rafraîchi, le mettre dans deux litres de bouillon, remuer et retirer sur le coin du fourneau ; laisser cuire à petit feu pendant trois quarts d'heure. Couper en deux une demi-livre de navets et autant d'oignons, les faire revenir de couleur blonde et les cuire à petit mouillement dans du consommé. Au moment de servir, réunir le riz et sa cuisson aux navets et oignons, finir avec trente grammes de beurre fin, que l'on fait fondre en mêlant doucement pour ne pas écraser les légumes. Servir à part du parmesan râpé.

Il vient de paraître à la librairie Sainte-Henriette, un nouveau petits volume très intéressant, intitulé *Un Disparu*. Il a sa place marquée dans toute les bibliothèques. Prix : 10 cents. G. A. & W. Damont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.